

## XX

## MARCHANDS D'IVOIRE

La journée s'écoula dans ces causeries tout intimes.

Dans le courant de l'après-midi, Criquet qui s'ennuyait déjà malgré toute sa proclamation de *far niente*, conçut le désir de se faire un passe-temps pratique.

Aller à la chasse était impossible, puisque sir William était déjà parti.

Rejoindre von Ruff dans ses herborisations, cela ne lui plaisait guère.

Comme toujours, il avait des idées en masse, sans s'arrêter à aucune. Tout-à-coup il se frappa le front.

— Si j'écrivais ! s'écria-t-il. Mon journal de voyage et d'aventures, ce doit être charmant.

Il creusa la chose et la trouva fort plaisante.

— Je ne suis pas écrivain de talent ; mais enfin, ce sera utile à la postérité ; et, ma foi, qui sait si mon ouvrage ne m'apportera pas plus tard le titre de membre correspondant d'une société de géographie quelconque ?

Séance tenante il se rendit à l'intérieur des habitations et se fournit le nécessaire, en le prélevant sur l'avoir de ses nouveaux amis.

Il se mit dans un coin de la tente et se prit à entamer sa composition.

D'abord, ni le style ni l'expression des phrases ne sortirent de sa plume qu'à contre-cœur, mais insensiblement ils se couchèrent tant bien que mal sur le papier, de sorte que Criquet noircissait assez lestement une demi-douzaine de feuilles de papier.

Absorbé dans sa besogne, il oubliait tout autour de lui et eut, de temps en temps, une exclamation de joie ou de frayeur, suivant qu'il arrivait à une phase riante ou périlleuse de son existence mouvementée sur la terre africaine.

Plusieurs quarts-d'heure avaient déjà fui, lorsque soudain Criquet entendit tousser derrière son dos.

Il tourna la tête et ne fut pas peu surpris de voir quatre nègres de la caravane qui le regardaient faire, d'un œil stupéfait.



Criquet ne cacha pas sa mauvaise humeur, d'être ainsi dérangé.

— Que me veulent-ils donc, ces diables en habits civils? grommela-t-il.

Il voulut interpeller les indigènes, mais il se rappela que leur idiome lui était inconnu.

Les porteurs eurent toujours les yeux obstinément fixés sur l'écrit de Criquet et semblaient l'interroger.

Le Bruxellois comprit.

— Ah! s'écria-t-il, ils en ont à mon cahier de notes.

Puis, se confondant en mimiques, il s'efforça de leur demander quel était leur objectif, en s'entêtant à la contemplation de sa prose.

Les nègres, par une pantomime passablement burlesque, lui firent deviner qu'ils étaient en admiration devant ces caractères noirs qu'au moyen de sa plume, Criquet jetait à profusion sur le papier, et témoignèrent le désir de voir encore de plus près.

— Oh! fit Criquet; si ce n'est que cela, tenez!

Et, avec une révérence mélo-dramatique, il leur passa le fameux journal, à peine entamé.

Les nègres jetèrent un cri de triomphe.

Ils s'emparèrent de l'écrit, avec une hâte fébrile, le prenant des deux mains à la fois, et l'examinèrent en tous sens.

Ils le tournèrent, le retournèrent, le dévisagèrent encore, firent courir leurs gros doigts calleux sur les lettres mal définies et semblaient vouloir en tâter jusqu'au relief imperceptible.

Des sons gutturaux sortaient de leur poitrine, tandis qu'ils se causaient mystérieusement, avec des signes évidents d'une stupéfaction sans bornes.

Ils étaient littéralement en extase.

Criquet se tordait de dire, et se laissa choir sur le premier siège venu pour donner libre carrière à son hilarité.

— Bleu de bleu! fit-il, quel succès! Voilà mes œuvres devenues immortelles, avant même qu'elles soient achevées. C'est à pouffer.

Mais on eut dit que les nègres ne l'entendaient pas ainsi.

Avec des gestes suppliants, ils vinrent auprès de Criquet, et, au moyen de forces démonstrations muettes, ils lui exposèrent l'espoir de le voir reprendre sa leçon d'écriture ou de style.

Le Bruxellois pestait parce qu'il ne savait pas parler le langage de ces indigènes.

Oh! s'il en avait été capable, quel conte fabuleux ne leur aurait-il



pas fait accroire ! Assurément il eut parlé de science surnaturelle, de magie, de divination, de tout, excepté de la vérité.

— Vous l'échappez belle, mes amis, murmura-t-il.

Mais les nègres insistèrent tellement que Criquet se remit à l'épreuve.

Ses admirateurs, courbés sur lui, redoublèrent d'étonnement et se laissèrent même aller jusqu'à battre des mains, au grand amusement du Bruxellois, qui s'en sentit tout fier.

— Voici qu'on m'applaudit, riait-il. Bien des orateurs n'ont pas cette chance.

Cependant, les porteurs voulurent encore avoir entre les mains ce que Criquet venait d'écrire et, lorsque celui-ci le leur eut remis, ils manifestèrent l'intention de le garder.

— Garder mon chef-d'œuvre, s'écria le Bruxellois. Jamais ! au grand jamais !

Mais, se ravisant presque aussitôt :

— Au fait, qu'ils le gardent. Je le referai plus tard.

Puis il congédia les importuns, qui emportèrent leur proie, en sautillant de bonheur.

Ce fut là l'unique incident de la journée, incident qui amusa fort les explorateurs, lorsque Criquet le leur raconta.

— Vous voilà en passe de devenir célèbre, dit sir William.

— Je le suis déjà, répondit Criquet, d'un ton d'importance.

— Chez les imbéciles de nègres, oui.

— Monsieur Darly, chacun trouve son public. Celui-là est le mien et je le garde.

— Je vous en félicite. Ce n'est d'ailleurs pas moi qui vous le prendrai.

— A votre aise ; quant à moi, il me satisfait.

Entretiens le souper fut servi et l'on se mit à table.

Comme toujours, von Ruff arrivait au moment où les autres avaient déjà presque fini, c'est-à-dire, lorsque la toute dernière parcelle de lumière avait disparu dans la forêt et sur la plaine.

Chargé d'une cargaison de plantes, il s'en revenait enchanté de son excursion naturaliste, et oubliant tout le reste.

Le temps étant d'un calme exceptionnellement serein, on se réunit encore pour une heure devant les tentes, afin d'aspirer le plein air de cette douce température, et de se délecter aux délices de la pipe ou du cigare.

Autour des explorateurs tout se préparait au repos quotidien, et la



grande voix du lion ou le sombre miaulement de la panthère brisaient encore seul, mais dans un écho lointain, le silence nocturne.

Les oiseaux dormaient, hormis quelques-uns, qui ne butinent que quand la lune étend son sceptre sur l'univers.

On s'abandonnait à l'influence de ces senteurs narcotiques qui s'élèvent des fleurs dont la corolle se clot, et l'on ne parlait plus que par monosyllabes.

— Si nous faisons comme la nature ? proposa de Sambry.

— J'y souscris volontiers, répondit Criquet, car ces diantres de nègres m'ont donné de la besogne aujourd'hui.

— Quant à moi, fit Henri, je ferai des songes roses.

On rentra dans la tente commune, où bientôt on ronfla rondement.

Mwama montait la garde avec quelques porteurs ; car, avait-il dit, lorsque Calao se trouve dans le voisinage, la prudence est mère de la sûreté.

Les indigènes eurent l'œil ouvert durant toute la nuit, mais rien ne troubla la quiétude, si ce n'était, de temps à autre, une hyène, reniflant les odeurs culinaires du camp, qui s'avisait de rôder aux alentours de l'endroit où se reposaient les explorateurs.

Au petit jour tout le monde fut debout et une heure plus tard on se mit en marche, en plein Bakouba, cheminant durant deux journées entières sans incident aucun et sans rencontrer autre chose que des arbres luxueusement beaux, des plaines immenses, et une solitude ininterrompue.

On avançait ainsi avec une promptitude remarquable et dans un ordre parfait..

Depuis que les deux troupes d'Européens s'étaient rencontrées, une étroite solidarité s'était établie entre elles, et l'on était heureux, pour autant que le bonheur soit possible sur la terre dangereuse de l'Afrique.

La gaieté, l'insouciance même, étaient revenues, et l'on eut dit que les blancs de l'expédition faisaient un voyage d'agrément, tant était grand et calme leur enjouement.

C'est que la bonne fortune leur servait, en réalité, à merveille.

Tout le monde se portait comme un charme, et plus le moindre souffle de fièvre ne courba leurs membres relativement robustes. La plus légère indisposition semblait être définitivement exclue du cadre de leur vie et cet état de choses leur donnait cette infinie confiance qui fait s'accomplir tant de grandes œuvres.



De plus ils avaient un but, un noble but, qui maintenant absorbait toutes leurs pensées.

Encouragés par la sanglante défaite qu'ils avaient imposée à Calao, ils aspiraient au moment de faire mieux encore et d'exterminer, pour tout de bon, leurs ennemis redoutables.

Le fameux négrier faisait, pour ainsi dire, tous les instants l'objet de leur conversation, et ils discutèrent bien souvent sur ce qu'il pourrait bien être devenu, après qu'on l'avait vu fuir, ensanglanté et renversé sur sa monture par le terrible coup de feu de Mwama.

Était-il mort, ou en avait-il réchappé?

Voilà ce qu'on se demandait, avec une pointe d'intérêt bien compréhensible.

Criquet seul avait, sur ce point, des idées fixes.

— Il y a longtemps que Calao est sous terre, se plaisait-il à répéter.

— En êtes vous bien certain? lui opposait-on.

— Parbleu! J'en mettrais ma main au feu.

— Vous pourriez bien la brûler, intervint sir William.

— Et vous en repentir, concluait Mwama.

Alors le Bruxellois se fâchait.

— Vous ne croyez en rien, vous autres, répondait-il. Moi je vous assure que Calao doit avoir succombé à ses blessures.

— Très bien. Et la preuve?

— La preuve? Mais il n'y a pas de preuve! Ce qui n'empêche pas qu'il est mort, car on ne survit pas à pareille entaille.

De la sorte on discutait, pendant les heures de repos; et malgré le peu de consistance des arguments avancés par Criquet, on penchait fortement vers l'admission de ses théories.

Il était, en effet, fort étrange que depuis lors, on n'eut plus rien entendu du fameux négrier, à part l'algarade lors de la fuite de la femme noire; et encore, la suite de cette escarmouche s'expliquait difficilement, en ce sens que les troupes de Calao n'avaient pas l'habitude, comme elles l'avaient fait dans cette circonstance, de tourner le dos sans échanger une seule balle.

La réputation de Calao était tout autre que celle d'un homme qui prend la fuite à la vue de ses ennemis, ou qui ne prend pas immédiatement sa revanche, lorsqu'il a subi une défaite.

Jamais Calao n'était resté en dessous de sa renommée de terreur et jamais il n'avait laissé passer impuni un acte quelconque dirigé contre sa puissance et son autorité.



Or, c'était précisément depuis qu'on lui avait appliqué une leçon comme probablement il n'en avait jamais reçue, c'était depuis ce jour-là qu'on n'avait plus revu l'ombre de son ombre.

— Donc il est mort, conclut invariablement le Bruxellois.

Et de fait, presque tous, même de Sambry, commençaient à admettre la probabilité de ce résultat.

Pourtant on se tenait continuellement en éveil, car, Calao disparu, il y avait encore d'autres négriers à détruire.

Du reste, le Bakouba en pullulait.

Cependant on marcha encore pendant deux autres jours, sans trouver aucun obstacle sur la route, aussi bien en fait d'animaux qu'en fait d'hommes.

Dans la matinée du cinquième jour le passage se trouva tout-à-coup barré par un cours d'eau assez large, et dont les eaux verdâtres couraient par le Nord-Est.

Le chef consulta ses cartes géographiques et reconnut la rivière Sankourou.

— Qui se jette dans le fleuve Kassai, ajouta-t-il.

— Voilà qui nous rend la jambe bien faite, grommela Criquet. Nous sommes sans canots. Comment passerons-nous ce maudit courant?

— Vous êtes un homme peu patient, riposta sir William. Nous n'avons nullement, pour cela, besoin de canots.

— A la nage alors? Eh bien, merci.

— Non plus; on passe sans se mouiller, Monsieur Criquet.

Celui-ci regarda l'Anglais un peu de travers.

— En ballon, alors?

— Encore moins.

— On saute d'une rive à l'autre?

— Ce tour serait au-dessus de nos forces.

Criquet n'y tint plus.

— Ah ça, sir William, si vous tenez à vous moquer de quelqu'un, je vous prie de ne pas me viser.

L'Anglais sourit.

— Vraiment, Criquet, je vous croyais plus malin.

— Malin! qui vous dit que je ne le suis pas?

— Moi.

— Vous êtes bien audacieux.

— C'est pourtant vrai, puisque vous ne savez pas même le moyen de traverser l'eau sans se mouiller.

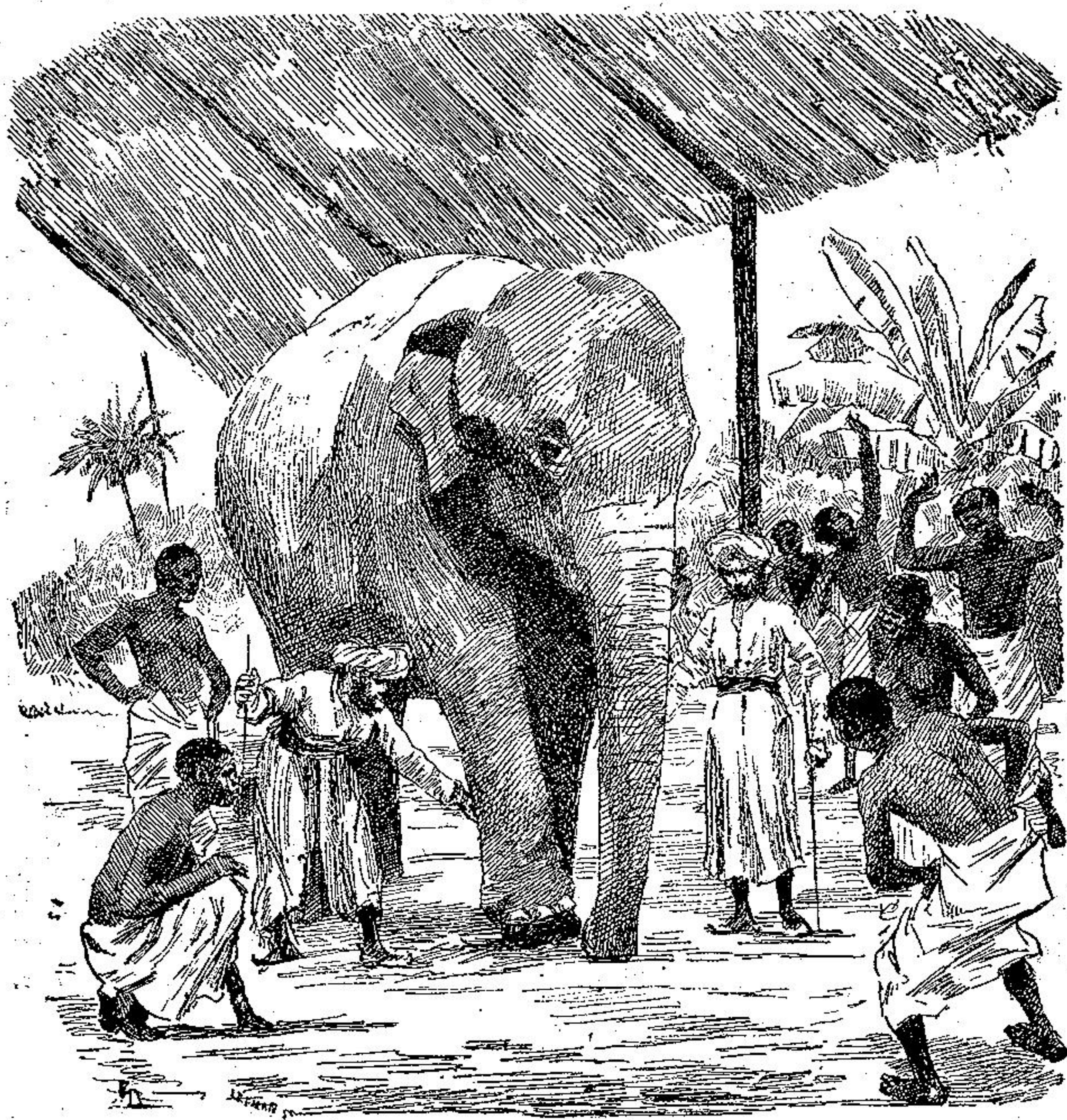


— Mais, diable, je les ai tous nommés, ces moyens !

— Excepté un seul.

Criquet réfléchit mais il haussa les épaules.

— Je ne trouve pas, fit-il.



CES GENS ENTOURAIENT UN GIGANTESQUE ÉLÉPHANT. (P. 229.)

L'Anglais éclata d'une longue hilarité :

— Le radeau ! s'écria-t-il. Le radeau, mon ami !

Une exclamation carrée répondit à cette révélation si simple, et Criquet se frappa le front de n'avoir pas deviné ce moyen si primitif.



Entretiens le personnel ne perdait pas une minute.

On abattit au préalable quelques troncs d'arbres, travail qui présentait assez de difficulté, parce que le bois était clair-semé sur les lieux.

Il fallut chercher assez loin, car on ne pouvait pas utiliser les faibles troncs du premier arbre venu, pour la raison que les charges étaient passablement lourdes.

Tout le monde fut mis à l'épreuve, et Criquet ne fut pas le moins zélé à la besogne. Il était visible qu'il voulait se venger sur lui-même de n'avoir pas découvert le radeau comme bateau de passage.

Il fallut, néanmoins, plus d'une heure avant que les poutres nécessaires fussent ajustées, ce que l'on fit au moyen de toutes les cordes disponibles, renforcées de lianes croissant en masse à portée de mains.

La traversée se fit sans encombre, par parties successives de la caravane, et Criquet fut tellement enchanté de l'épreuve qu'il voulut, à toute force, être de chaque voyage.

Décidément sa bouffonnerie égayait à chaque instant l'existence des explorateurs, et coupait agréablement la monotonie du programme.

An bout de peu de temps la troupe entière se trouvait de l'autre côté de la rivière, et l'on était sur le point d'abandonner au caprice des flots, le radeau désormais inutile, lorsqu'on vit, sur la rive opposée accourir un homme, qui agitait ses deux bras, dans un geste d'appel désespéré.

Le chef fronça le sourcil.

— Von Ruff! exclama-t-il, d'une voix mécontente.

En effet, c'était le savant, qui s'était attardé à chercher des plantes, pendant que ses compagnons étaient absorbés dans la fabrication du radeau, et qui s'en revenait, maintenant, à bout d'haleine.

Un cri unanime de désapprobation salua son apparition.

Sir William pestait sans s'en cacher.

— Pour peu qu'il continue de la sorte, nous n'arriverons jamais au bout de notre trajet, dit-il.

Criquet montra le poing au naturaliste, et l'invectivait de toutes les appellations saugrenues de son immense répertoire démocratique.

— Si j'étais maître, je tiendrais à donner un grand exemple, fit-il.

— Et que feriez-vous? demanda de Sambry.

— Je laisserais carrément cet imbécile de von Ruff, en compagnie de ses plantes et de ses fleurs, se morfondre sur place.



— Oh, oh ! Vous y allez bien.

— En somme, ajouta William Darly, il mérite cette leçon. C'est une tête de linotte, un écervelé, un fou, un homme impossible.

— Mais c'est un savant, répondit le chef d'un ton grave.

— Un savant qui embrouille nos affaires.

— Pour nous apporter quelques tiges d'arbustes qui ne nous mettent rien au ventre, compléta Criquet.

Entretiens von Ruff continuait à faire des signes et à héler les compagnons.

Le mieux que l'on pût donc faire était d'aller le remorquer et de le ramener sur l'autre berge.

Mwama et Criquet furent chargés de cette besogne.

On passa l'eau et l'on se mit en devoir d'embarquer le naturaliste.

Mais la fatalité poursuivait le pauvre savant et s'échinait à lui jouer des tours.

Au moment où il voulut mettre pied sur le radeau, une des racines qu'il avait glanées s'échappa de sa poche et tomba à l'eau.

Von Ruff se baissa lestement, voulut la rattraper, mais il glissa si malheureusement qu'il fit un plongeon formidable dans les flots du Sankourou.

L'infortuné savant se débattait avec rage contre le courant, tandis que Criquet riait aux larmes de cette dangereuse aventure, et se trémoussait en contorsions insensées.

Mwama comprit mieux la situation, s'empressa de tendre à von Ruff une perche secourable et le tira bientôt de sa position critique.

Percé jusqu'aux os, le savant se blottit piteusement sur un des angles du radeau, et se secoua à plusieurs reprises, comme un chien mouillé.

La jubilation délirante du Bruxellois semblait ne pas prendre fin, et à vrai dire, elle était quelque peu partagée par les autres explorateurs, auxquels les insouciances de von Ruff portaient bien souvent ombrage.

Quant à ce dernier, grelottant et abîmé, il ne disait mot, mais il fixait obliquement, et d'un œil rageur, le désopilant Criquet, qui avait l'audace de se moquer ainsi ouvertement des infortunes d'autrui.

Enfin, le savant arriva sans plus de mal auprès du gros de la troupe.

Grâce aux ardents rayons du soleil, ses vêtements et lui-même furent bientôt séchés et l'on put continuer la route.

On marchait à présent au milieu d'une végétation luxueuse, dans



laquelle les hautes herbes formaient le principal contingent, agrémentées de grosses touffes de palmiers ou autres arbres à longue tige.

Des nuées d'oiseaux se levaient devant les explorateurs, effrayés par le brusque dérangement qu'on leur causait, tandis que, de-ci de-là, l'herbe s'ouvrait précipitamment sous les efforts d'une ombre rapide qu'on n'avait pas le temps de reconnaître, mais qui ne pouvait être qu'un fauve quelconque, fuyant vers sa tanière.

A certains endroits les herbages étaient tellement élevés et serrés que l'arrière-train de la caravane ne pouvait voir les hommes qui précédaient.

Les sentiers étaient mal tracés ou plutôt n'étaient pas tracés du tout, et il fallut un œil perspicace et exercé, comme celui de Mwama, pour se reconnaître dans ce dédale de branches, d'herbes et de feuilles.

On n'avancait donc que fort lentement, vu les précautions infinies qu'il fallait prendre, et ce chemin douteux constituait un véritable Calvaire pour les mulets.

Les pauvres bêtes suaient à trainées et durent bien souvent suspendre leur marche, afin que l'on pût dégager les lianes ou autres plantes rampantes qui empêtraient leurs pattes.

Criquet, lui, s'amusait fort de pareil voyage.

— J'avais entendu parler du déluge d'eau, dit-il, mais jamais je n'avais ouï dire qu'il y eût un déluge de verdure, et pourtant nous voici au milieu de ce dernier.

— C'est le cas de le dire, répondit le chef.

Sir William n'avait pas l'air de bonne humeur et se tenait tristement sur le dos de sa monture.

— Satanée contrée ! grommela-t-il.

— Et pourquoi donc ? demanda le Bruxellois. Il me semble que nous sommes ici comme dans un lit moelleux, enveloppés d'édredons dodus et aux mille couleurs.

— Je vous laisse vos édredons ; quant à moi, je préférerais une belle pièce de gibier.

— Eh, diable ! Tirez-le ; il ne fait pas défaut.

— Oh non ; mais ces fichues herbes empêchent de viser et....

Soudain Mwama, qui tenait les devants, se retourna et mit le doigt sur ses lèvres, en commandement de silence.

Tout le monde s'arrêta net.

— Eh bien ? demanda le chef à mi-voix.

— Ecoutez, répondit le serviteur. On parle là-bas.



En effet, une rumeur vague de paroles coupées parvint jusqu'aux oreilles des explorateurs, qui ne surent s'en rendre un compte exact.

Ces accents indécis roulèrent vaguement dans les herbes, entrecoupés d'exclamations plus claires et même de stridents éclats de rire.

Ceci ne manqua pas d'étonner les explorateurs.

— Tiens ! On s'amuse là-bas, fit Criquet. Ce doivent être des gens honnêtes.

— Ah oui ! fit sir William, ou des cannibales.

— Des cannibales ! s'écria von Ruff, au comble de la terreur.

Si l'instant n'avait pas été aussi difficile, les voyageurs se fussent franchement confondus dans une bruyante hilarité, tant la mine du naturaliste était d'un comique ébouriffant.

On eut dit qu'il se croyait déjà entre les griffes des cannibales.

De Sambry en eut réellement pitié et s'empessa de le tranquiliser.

— Ne craignez rien, brave savant, dit-il, les cannibales ne vous toucheront pas.

Puis, se tournant vers ses compagnons, il ajouta :

— Allons, mes amis, marchons ; et fermement.

Et l'on s'avança audacieusement vers ces êtres invisibles, probablement des ennemis, peut-être même des négriers.

On était haletant d'attente ; et malgré le courage qui animait les explorateurs, ils se sentirent battre le cœur d'une nervosité fébrile.

Il ne leur fallut pas longtemps pour être fixés.

Quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsque, traversant une épaisse agglomération de longues herbes, ils vinrent tout-à-coup, tomber au milieu d'une bande d'Arabes et de nègres, réunis sous une espèce de toit dressé à la hâte au moyen d'herbages.

Tous ces gens entouraient un gigantesque éléphant, auquel un des Arabes s'efforçait de faire exécuter une sorte de tour de force, consistant en l'obligeant à lever la patte.

Le pachyderme s'exécutait rondement, à la grande joie des nègres amassés autour de lui, qui se tenaient les côtes de rire et qui se répandaient en toutes sortes de cabrioles insensées et d'exclamations admiratives.

C'étaient là les cris stridents qu'avaient perçus les voyageurs.

Mais aussitôt le tableau changea.

Les Arabes s'aperçurent de la présence de la caravane, qui débouchait nombreuse sur place, et crièrent aux alarmes.



Ils laissèrent leur éléphant s'abstenir de sa gymnastique et coururent se jeter sur leurs armes.

La situation devint tendue.

Mwama la comprit, d'un coup d'œil.

— Ce sont de simples marchands d'ivoire, dit-il à de Sambry. Je vais leur parler.

D'un pas ferme il s'avança au devant d'eux et leur expliqua en quelques mots, qu'ils étaient des explorateurs inoffensifs, se dirigeant avec leurs porteurs et leurs marchandises, à travers le Bakouba, sans penser à faire du mal à personne.

— Tartufe ! pensa en lui-même Criquet. Ne faire aucun mal, alors qu'il vient d'envoyer *ad patres* le brigand de Calao.

A son tour, le chef des marchands d'ivoire assura les explorateurs de ses sentiments pacifiques à leur égard et leur confirma les idées de Mwama, c'est-à-dire que son expédition était une simple brigade marchande, qui allait remettre à la côte, une cargaison d'ivoire, ainsi que quatre éléphants captivés par eux.

Et comme preuve à l'appui, ils montrèrent, en dehors du pachyderme quasi-savant, trois autres de ces énormes quadrupèdes, attachés dans le fourré à de solides pilotis.

Décidément rien n'était à craindre de ces gens, d'autant plus que les Arabes semblaient enchantés de se trouver en si bonne compagnie, et manifestèrent hautement leur désir de sympathiser.

Au reste, l'un d'eux, qui parlait assez couramment l'anglais, conquit d'emblée, les suffrages de William Darly, qui ne se tenait plus de joie en entendant parler sa langue maternelle par une autre voix que celle de son camarade Harris.

C'étaient des « Yes », des « No », des « Very well », à ne pas en finir, et il n'y avait pas jusqu'à Criquet, entraîné par l'enthousiasme de son compagnon de route, qui ne baragouinât, à sa façon, quelques phrases du langage d'Outre-Manche.

De part et d'autre on se trouvait donc heureux de pareille rencontre et l'on fraternisait sur toute la ligne.

— Braves gens ! murmura Criquet. J'ai mon idée.

— Laquelle donc ? demanda Paul.

— Je n'ai jamais monté un éléphant ; nos nouveaux amis vont m'en fournir l'occasion.

— C'est donc par spéculation que vous agissez ?

— Un peu, j'en conviens.



Entretiens Mwama, toujours méfiant, examinait les allures et le personnel des marchands d'ivoire.

Sans doute il eut tous ses apaisements sur leur compte, car il vint auprès de de Sambry et lui dit tranquillement :

— Nous pouvons nous confier à leur parole.

Ce conseil évapora la dernière hésitation du chef.

— Campons, dit-il ; et fraternisons !

Cet ordre fut exécuté avec une satisfaction d'autant plus évidente que, depuis quelques jours, on faisait, pour ainsi dire, marche forcée.

On dressa les tentes, à côté de celles des marchands d'ivoire, et l'emplacement prit bientôt l'aspect d'un village animé, où le grouillement des porteurs mit une note remuante que, depuis longtemps, on n'avait plus savourée.

Les Européens se trouvèrent littéralement enchantés de leurs nouveaux compagnons, les Arabes qui, à leur tour, furent pleins d'attentions délicates pour les explorateurs.

C'étaient, en somme, des gens montrant certaines habitudes du monde, sachant manier la conversation et ayant des manières de parfait gentlemen.

Ils parlaient en connaissance de cause, des grands centres européens, du négoce en général et du commerce d'ivoire en particulier, des célèbres voyageurs africains tels que Livingstone et Stanley, avec lesquels ils avaient eu des relations amicales, durant le séjour de ceux-ci sur le Continent Noir, et l'un des chefs montrait même avec orgueil une cartouchiere qu'il avait reçue en cadeau du vaillant explorateur américain.

Plus la causerie s'approfondit, et plus on acquit la conviction que ces étrangers étaient des trafiquants non nuisibles, qui ne se souciaient que de leurs intérêts purement mercantils, sans avoir aucune visée criminelle ou inhumaine.

Même ces dispositions amenèrent pour les Européens l'occasion de traiter une affaire lucrative.

Comme ils étaient en possession de plusieurs dents d'éléphant, acquises au cours de leur pérégrination, et comme ces morceaux de matière précieuse ne leur servaient de rien, ils convinrent avec les Arabes de les échanger contre une assez grande quantité de poudre.

Les Arabes s'exécutèrent loyalement ; et, au dire de Criquet, leur mesure était même trop joviale.



Quoiqu'il en fût, on se mit avec eux sur un pied d'accord tel que bientôt les deux caravanes n'en formaient plus qu'une seule.

Pendant ce temps, sir William, voyant toute apparence d'hostilité évanouie, s'en alla chasser l'antilope dans les fourrés voisins.

Cathérine, qui d'abord avait manifesté une frayeur toute naturelle à la vue des Arabes, s'était laissée convaincre par Paul, de leur parfaite neutralité, et prenait maintenant part aux propos que l'on échangeait, doucement assis sur l'herbe devant la tente.

Complètement rétablie, elle animait la conversation de son charme personnel, faisant oublier jusqu'aux misères du pays dans lequel on se trouvait.

Criquet, lui, était invisible.

Il se tenait sans cesse auprès du groupe d'éléphants, caressant les larges flancs des monstres, mesurant d'un œil avide la hauteur de leur dos et leur parlant avec conviction, comme à des camarades.

— Je tiens mon affaire, se dit-il. Encore un de mes rêves qui s'accomplira.

Et, oubliant la présence des nègres, il esquissait des élans, comme s'il voulait sauter d'un bond sur l'énorme carrure des pachydermes.

Le reste de la journée s'écoula ainsi avec une vitesse incompréhensible, et lorsque vint l'heure du repas, de Sambry voulut sceller cette amitié passagère mais bienfaisante, en invitant à sa table les Arabes, qui acceptèrent avec empressement.

Depuis longtemps on n'avait eu pareille fête de famille.

## XX

### VOLEUR NOCTURNE

Ce n'était plus un souper, c'était quasi un banquet.

William Darly, revenu de la chasse, avait déposé dans la cuisine de Nkéré, à part une superbe antilope, tout un essaim de menu gibier à plumes, que la négresse s'empressa de préparer.

Tout cela fut arrosé d'un excellent verre de vin, que de Sambry avait tenu à déboucher en l'honneur de ses convives.

De la sorte on faisait table animée, ce qui revient à dire que la conversation allait bon train.